

DANS CE NUMÉRO ET EN HORS-TEXTE
UN PORTRAIT DU GÉNÉRAL JOFFRE
AVEC SA SIGNATURE AUTOGRAPHE

2^e année. — N^o 27.



LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

22 Mai 1915. — Tous les samedis

J'ai vu...

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58, 03-37, 03-11, 16 inter.

J'ai vu ... consacre annuellement 52.000 francs à l'achat de documents inédits sur la guerre et l'actualité



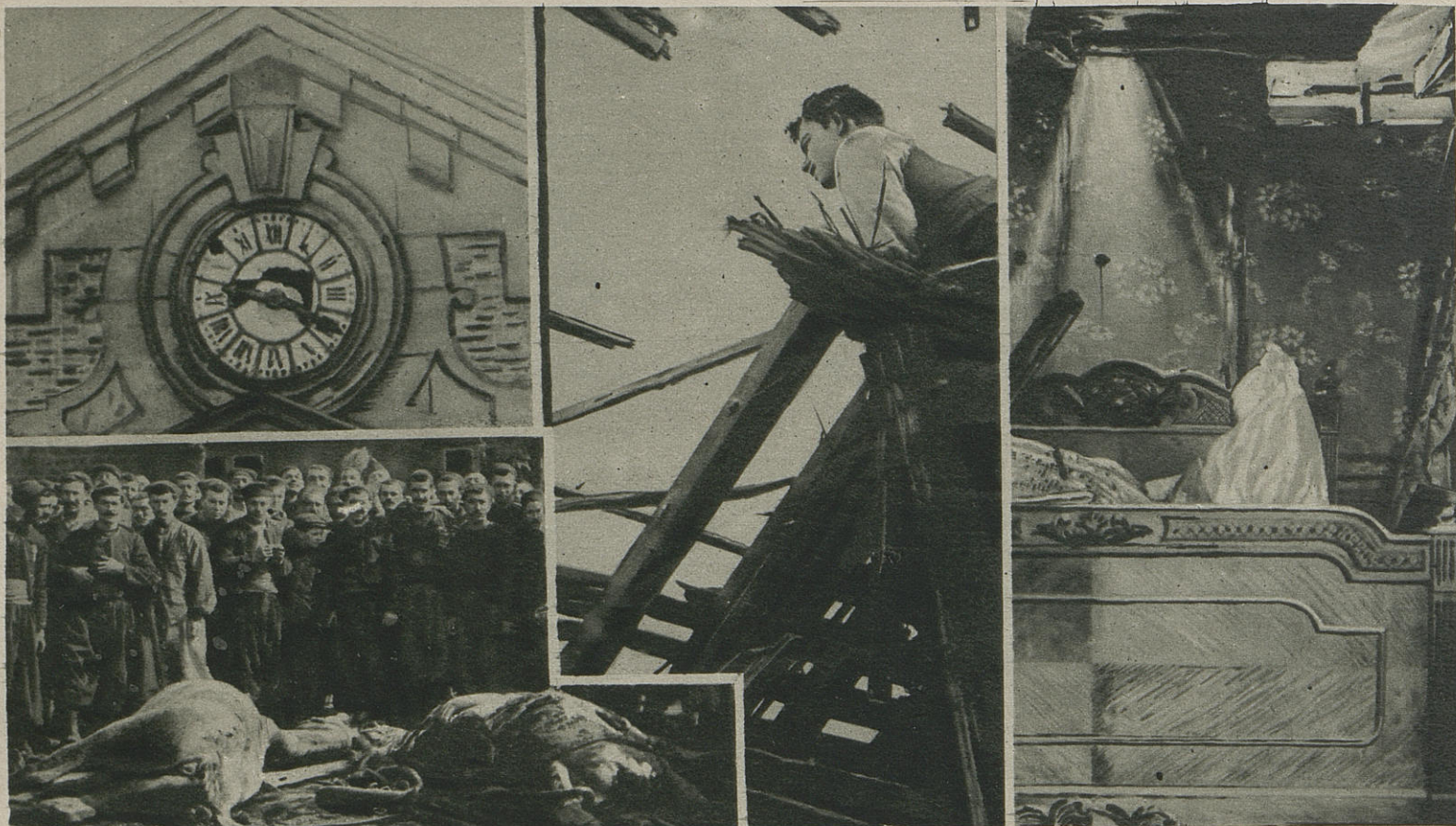
DEUX GRANDS PATRIOTES : VENIZELOS ET SALANDRA

Ce n'est pas seulement du conflit des armes que sortira le sort des nations, c'est surtout du conflit des idées. L'avenir est aux grands caractères. Malgré les difficultés de l'heure présente, M. Venizelos et M. Salandra triompheront parce qu'ils combattent pour la civilisation ivre de liberté et de justice.

FOP. 47

J'ai vu

APRÈS LE PASSAGE DU TAUBE A SAINT-DENIS



LES DÉGATS CAUSÉS PAR LES BOMBES

Chevaux tués par les bombes dans la cour de la caserne de Saint-Denis ; au-dessus, l'horloge dont le cadran fut atteint et brisé par un éclat ;

Un aviatik allemand a essayé dans la matinée du 12 mai de survoler Paris. On sait qu'il dut s'arrêter à Saint-Denis où, avant

(à g.), sur la toiture d'une maison bombardée, un locataire cherche des éclats qu'il gardera comme souvenir ; (à dr.), chambre dont le plafond fut atteint.

de fuir devant nos aviateurs, il laissa sans grand résultat tomber quelques bombes. Il y eut cinq blessés et dégâts matériels.

UNE ÉCOLE D'AVIATION BELGE EN FRANCE



(1) LE C^o NÉLIS, D^e ET CRÉATEUR DE L'AVIATION EN BELGIQUE.

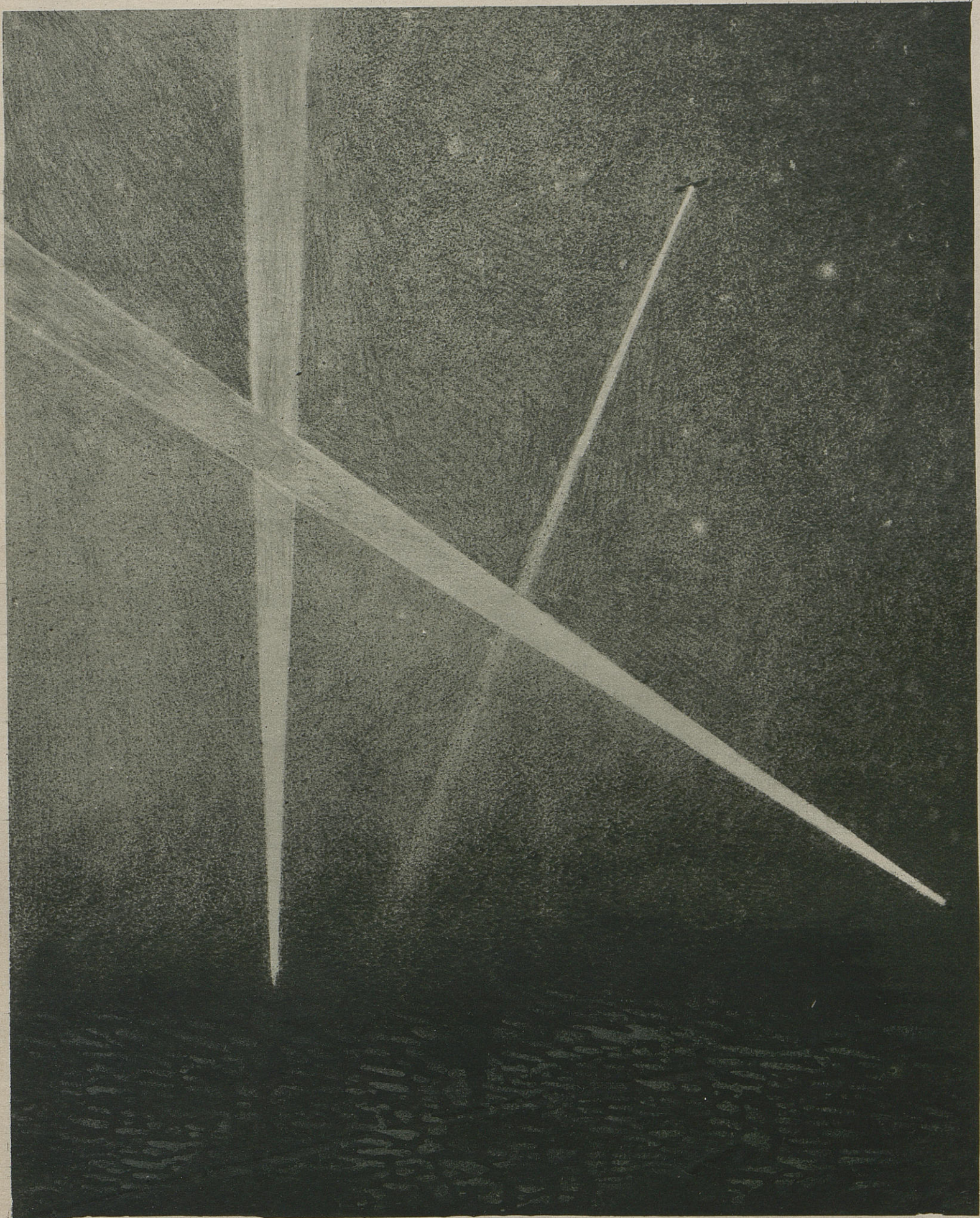
(2) VUE GÉNÉRALE DES HANGARS. — (3) LIEUTENANTS HERNIAUX ET RENARD, CAPITAINES NÉLIS ET DEMANET, LIEUTENANTS PRINCE DE LIGNE ET PETIT. DERRIÈRE, PREMIER SERGENT-MAJOR VAN DEN BORN. — (4) LE GROUPE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE.

Le gouvernement belge a installé une école d'aviation dont la direc-

tion a été confiée à Van den Born, l'ancien champion cycliste, qui est, comme on le sait, un pilote de la première heure.

J'ai vu...

ON ATTEND LES ZEPPELINS...



LES ÉTOILES FILANTES DANS LE CIEL DE PARIS (Croquis pris le 11 Mai près des Tuileries).

Un avion le matin, un zeppelin le soir... Le premier survola Saint-Denis et nous disons dans la page ci-contre les dégâts qu'il commit; le second s'aventura vers huit heures dans la région de Compiègne-Dammartin. Immédiatement signalé, il vira de bord, sans insister. Les Parisiens, que la douceur d'une nuit de printemps avait en foule attirée dans les rues et sur les boulevards, ne se doutèrent de l'alerte que par le spectacle

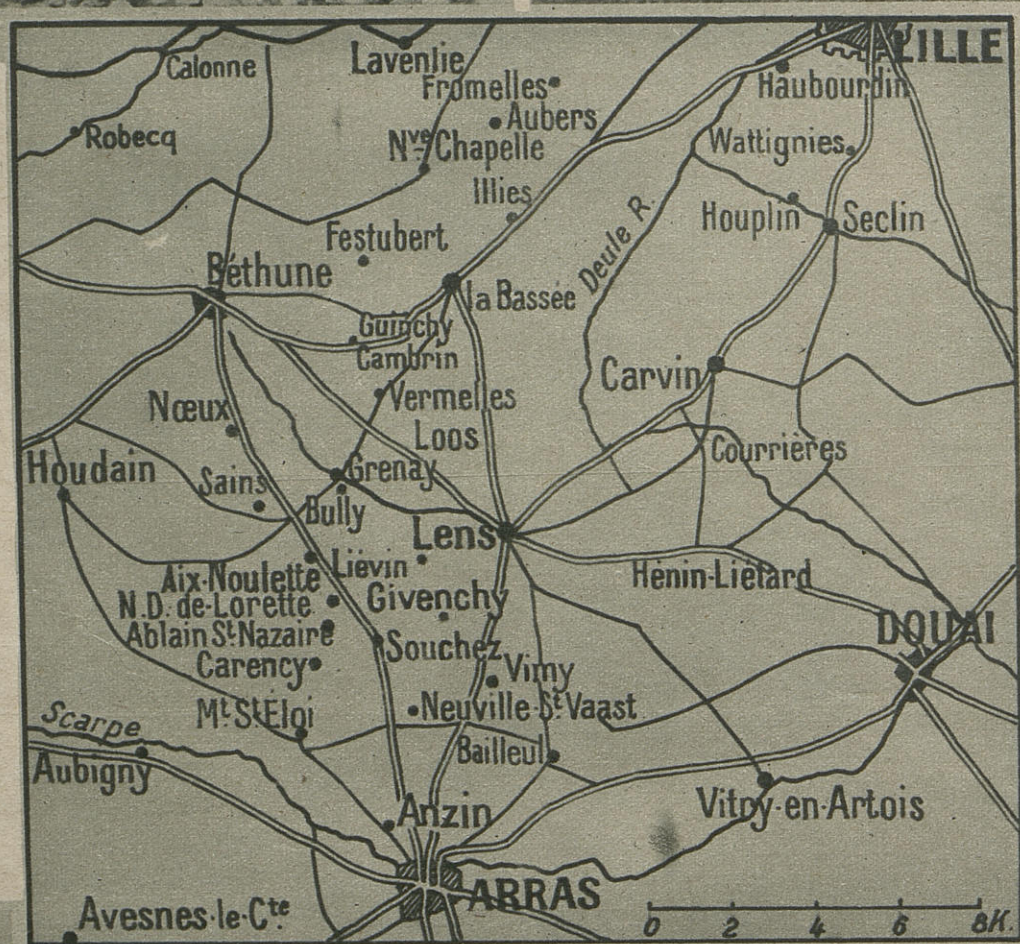
vraiment féérique qui se passa dans le ciel. Des constellations inconnues semblaient, à tout moment, naître pour s'éteindre, puis briller encore et disparaître, tandis que les brusques éclairs des projecteurs fouillaient de leurs faisceaux de lumière la voûte où brillaient ces nouveaux astres, semblables les uns à des étoiles, l'autre à des comètes éblouissantes. Les avions français faisaient bonne garde.

LA BATAILLE D'ARTOIS : A NOTRE-DAME-DE-LORETTE



Un poste de commandement à Notre-Dame-de-Lorette

6 000 prisonniers, 17 canons et obusiers de gros calibre, des mortiers, des lance-bombes, plus de 100 mitrailleuses, des milliers de fusils et d'obus, tel est le bilan de nos gains pendant la première semaine des combats qui débutèrent par la prise de Notre-Dame-de-Lorette. Depuis la grande bataille de la Marne, nos troupes n'avaient pas eu un succès d'une aussi grande envergure. Les opérations engagées le 5 mai furent marquées par la prise de la colline fameuse. Le commandement de



Une tranchée de première ligne en mars, devenue de 2^e, en mai.

ce promontoire avancé sur la plaine de Lens, fut pour les Allemands une perte douloureuse. Aussi l'ennemi ne s'est-il pas sans peine résigné à la subir. Il a mené à plusieurs reprises des attaques acharnées qui se sont terminées par sa défaite complète. Ce qui marquera ces combats, fut le courage des troupes de la classe 1915 qui, pour la première fois, chargèrent à la baïonnette avec un entrain digne de leurs aînés. La carte ci-contre permettra à nos lecteurs de suivre les dernières opérations.



DEUX DOCUMENTS PRIS A NOTRE-DAME-DE-LORETTE AVANT LES DERNIERS COMBATS. (A droite), UN POSTE DE SECOURS; (A gauche), LES HOMMES DE LA CORVEE DE LA SOUPE RENCONTRENT UN BLESSE DANS LES BOIS DE BOUVIGNY.

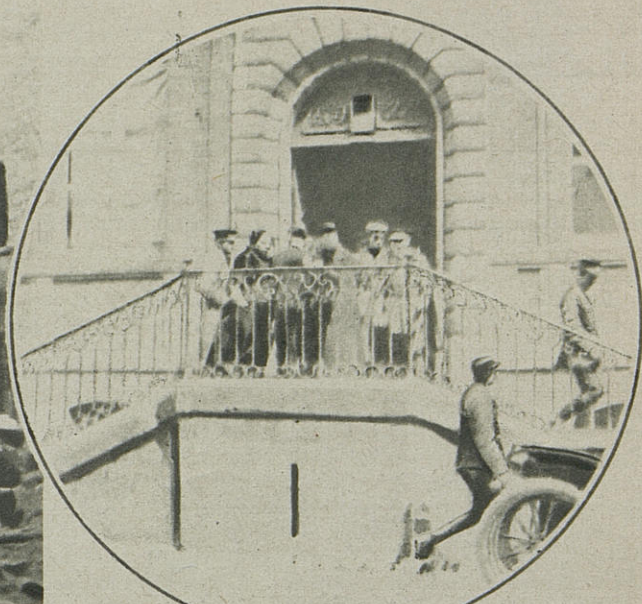
Le numéro de *J'ai Vu* du 5 Juin sera spécialement consacré à
NOS GÉNÉRAUX

YPRES SOUS LE DERNIER BOMBARDEMENT (26 avril - 4 mai)



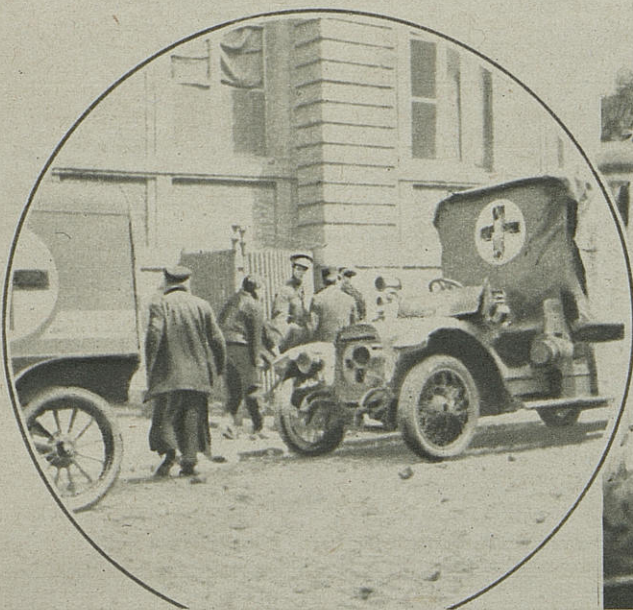
CE QU'IL RESTAIT DES HALLES D'YPRES LE 25 AVRIL.

Le bombardement continu de cette partie de la ville a empêché notre correspondant de prendre des clichés après la date ci-dessus. Il est à peu près certain qu'aujourd'hui ces murs, déjà croulants, sont à terre.



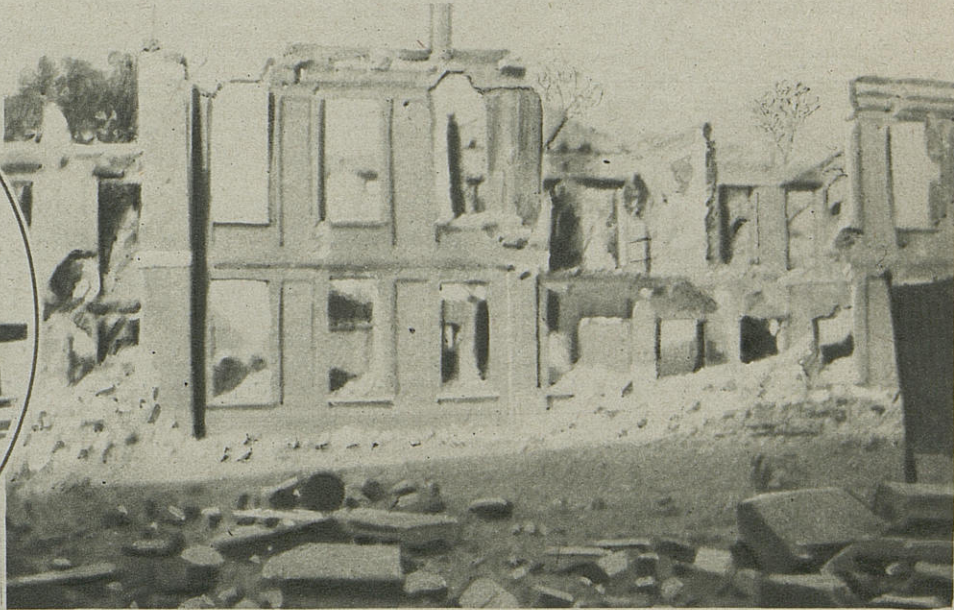
UNE FEMME QUI VEUT MOURIR CHEZ ELLE

Sur le perron de l'ancien séminaire, le doyen d'Ypres et le Dr W. R., essaient de faire évacuer sa maison bombardée à une vieille dame obstinée.



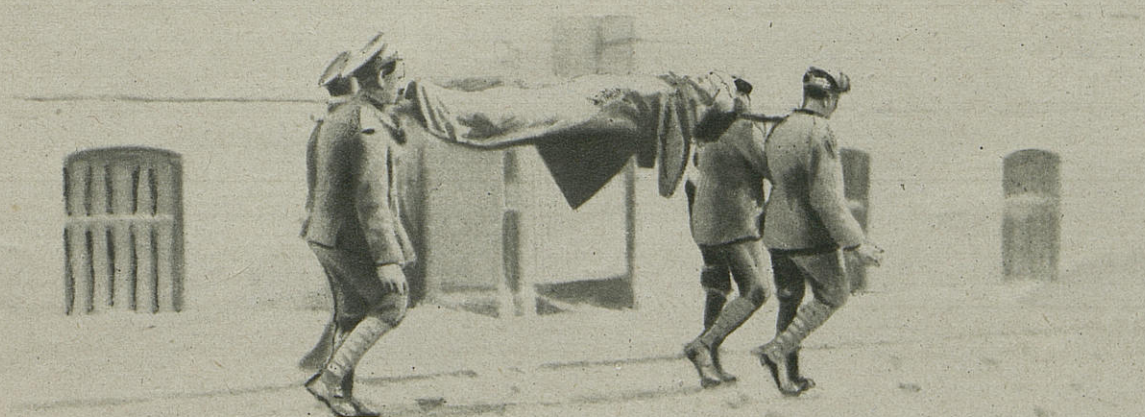
LE TRANSPORT DANS L'AMBULANCE

Le personnel de M. Wilhrod Joug transporte vers une auto de l'ambulance un vieillard invalide qui ne pouvait évacuer sa maison.



LES RUINES DU PALAIS DE JUSTICE

L'ancienne résidence de Jansenius, le seul monument historique de la ville qui ne fût point encore abattu, a été saccagé le 25 avril.



BRANCARDIERS TRANSPORTANT SOUS LE FEU UN CANADIEN BLESSÉ

Pour frapper l'esprit des neutres indécis, les Allemands, dont la manière favorite est le coup de théâtre, ont prononcé, depuis près d'un mois, des attaques d'une extrême violence dans toute la Flandre et surtout du côté d'Ypres qui a été de nou-



M. JOUNG, D' DE L'AMBULANCE

veau bombardée avec acharnement. L'ennemi n'a pas pu occuper la ville défendue par les troupes alliées, en dépit de ses attaques par masse et l'emploi des bombes asphyxiantes. Les clichés ci-dessus ont été pris en plein bombardement (25 avril - 4 mai).

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

ET LA SUISSE ? La Suisse a scrupuleusement observé les règles de la neutralité. Dès le commencement de la guerre elle avait mobilisé son armée, et, en la concentrant le long de la frontière allemande, elle avait bien prouvé que de ce côté-là seul elle redoutait une agression. Or dans les cantons de langue allemande, où l'immigration germanique s'était formidablement accrue au cours des dernières années, la presse ait manifesté des sympathies quelque peu bruyantes pour l'empire voisin, il n'y a pas lieu d'en marquer une grande surprise, étant donné que les rédactions avaient été elles-mêmes envahies par des étrangers et que les Allemands avaient là, plus que partout ailleurs, fait agir la cavalerie de Saint-Georges. Encore est-il juste de reconnaître que, même à Zurich et à Berne, l'opinion a évolué, et qu'à l'heure présente les actions des alliés ont monté considérablement. Dans la Suisse romande, on s'est toujours montré très favorable à la France. Les alliés ont donc toutes les raisons, au cas où la Suisse désirerait une rectification de frontière, de donner satisfaction à ce désir. Jusqu'ici, les habitants de la libre Helvétie se sont abstenus d'exprimer n'importe quelle revendication, et il y a tout lieu de croire qu'ils s'en garderont encore à l'avenir. Si cependant, dans l'intérêt général et pour supprimer les nombreuses petites enclaves badoises qui se succèdent entre Bâle et Constance, les alliés offraient à la Suisse de supprimer ces obstacles à la circulation internationale, il y a lieu de supposer qu'elle ne refuserait pas ce léger accroissement de territoire.

Ceux qui taillent à tort et à travers dans la carte de l'Europe avaient imaginé de donner à la Suisse tout le Tyrol autrichien. Sans doute, la population de ces régions montagneuses a beaucoup de liens de parenté avec celle de la Confédération helvétique. Elle est cependant extrêmement attachée à la maison de Habsbourg qui a toujours recruté ses meilleurs soldats en Tyrol. Il est donc probable, voire même certain, qu'une annexion à la Suisse ne serait pas accueillie avec satisfaction dans la plus loyaliste des provinces de l'Autriche et que dès lors les alliés, respectueux de la volonté populaire, ne penseraient pas à faire acte d'autorité.

Et puis les Suisses romands ne verraient pas avec plaisir les cantons de langue allemande se multiplier. Ils ont déjà bien assez de peine à se défendre contre la prédominance des éléments germaniques dans la Confédération. Comme les Wallons de Belgique, ils préfèrent que l'équilibre national ne soit pas rompu par des éléments nouveaux qui, ayant subi pendant de nombreuses années l'entraînement du pangermanisme, ne pourraient, dans le milieu nouveau où on les aurait placés, qu'introduire leurs procédés d'exclusivisme accapareur.

L'Autriche sera suffisamment atteinte par la perte de ses provinces slaves et latines. A la réduire davantage, on ne ferait que préparer un nouveau réveil de l'esprit prussien dans les États de langue allemande, tandis qu'après la dure leçon que lui donneront les événements, il est à supposer qu'elle retrouvera son ancienne indépendance, et, qu'en opposition avec les Brandbourgeois, elle exercera sur ce qui restera de l'Allemagne une action pacifiante.

La guerre actuelle est avant tout une guerre libératrice. La Prusse voulait imposer son hégémonie à l'Europe. Ses adver-

saires désirent, au contraire, affranchir les nationalités que déjà les Austro-Allemands avaient asservies. Si nous faisons abstraction des quelques rectifications de frontière qu'imposera la nécessité de se garder contre toute agression nouvelle, les modifications qui seront faites à la carte du monde devront toutes être déterminées par le vœu des populations intéressées. Les Alsaciens-Lorrains reviennent à la France, parce qu'ils n'ont cessé de l'aimer. Les Danois ne font que reprendre leur bien en occupant les deux duchés. La Pologne martyre s'appête à resouder les trois tronçons de son ancien royaume. Les Tchèques, tyrannisés par les Allemands, retrouvent l'autonomie qu'ils n'ont cessé de convoiter. Les Serbo-Croates de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Dalmatie font retour à l'ancienne patrie, comme aussi les Roumains de Bukovine, comme les « irredenti » du Trentin et de Trieste.

Aller plus loin dans la voie des transformations serait préparer de nouvelles crises à l'Europe qui espère bien se libérer pour longtemps, peut-être même pour toujours, du cauchemar des armements à jet continu.

Ce rêve de la paix définitive ne pourra se réaliser que si toutes les aspirations nationales trouvent, dans la délimitation des nouvelles frontières, leur pleine satisfaction. Toute violence faite aux peuples de même race renfermerait en germe la menace de nouveaux bouleversements.

PAS DE NOUVELLE FÉDÉRATION. Avant de vous entretenir de la question polonaise qui est des plus intéressante, mais aussi des plus compliquées, sera peut-être plus opportun de terminer l'examen du problème franco-allemand.

Comme je l'ai exposé plus haut, la condition essentielle d'une paix durable est la dislocation de l'empire germanique et, par contre-coup, la destruction de l'hégémonie prussienne. Une objection a cependant été soulevée et j'y avais déjà fait allusion. Comment, après avoir conclu la paix, non pas avec l'empereur, mais avec les vingt-cinq États allemands, pourra-t-on empêcher les tronçons de la pieuvre de se rapprocher et de se resouder? Sans doute les traités pourraient renfermer une clause qui interdirait la formation d'une nouvelle Fédération. Encore ne faudrait-il pas s'exagérer l'efficacité durable de ces conventions internationales, si d'autres facteurs, surtout de valeur économique, n'intervenaient pas.

Or, il est possible d'empêcher toute tentative de reconstitution de la Confédération germanique, ou du moins de donner à cette Confédération la nature et l'ampleur qu'on voudra. Les États, qui de toute façon devront être séparés définitivement de la Prusse, sont les grands-duchés de Bade, de Wurtemberg, la Hesse, la Bavière et la Saxe.

Rien ne serait plus facile que d'accorder à ces États des traités de commerce différents de celui qu'on imposera à ce qui restera de la Prusse. Par là on les obligerait à établir une frontière douanière infranchissable du côté du Nord. Par le même procédé on arriverait à morceler l'Allemagne du Sud, si d'aventure on croyait devoir aller jusque-là, ce qui me semble peu souhaitable, les Alliés ayant intérêt à ce qu'un groupement des Sudistes puisse se faire en opposition avec la Prusse, toujours à l'affût d'annexions.

LES CONSULATS. Si j'insiste tant sur la nécessité de considérer l'empire comme inexistant, ce n'est pas seulement parce que la propriété collective de l'Allemagne disparaîtra et que les Alliés pourront, sans même en faire mention dans les traités, se partager les colonies allemandes, c'est surtout parce que, l'empire disparu, sa représentation consulaire aura également vécu.

Le consul allemand est un personnage de grande importance. Il est choisi avec le plus grand soin. Agent commercial de première valeur, il renseigne son gouvernement et les grandes associations industrielles de son pays sur toutes les occasions de ventes et d'achats à l'étranger. Ses rapports, très étudiés, ouvrent les voies à l'envahissement des marchés pour les produits manufacturés de l'empire. Il ne dédaigne pas, quand les voyageurs de commerce ne peuvent pas atteindre le pays auprès duquel il est accrédité, de marcher lui-même à la commission. Grâce à lui, les jeunes Allemands, qui veulent s'expatrier, trouvent des situations avantageuses, où ils pourront, sagement groupés sous l'égide du consul, devenir les pionniers de l'industrie et de la « culture » nationales.

Ce sont les consuls, qui ont fait en grande partie la prospérité du commerce extérieur de l'Allemagne. Or, toute cette puissante organisation disparaîtra en même temps que l'empire. Ni la Prusse réduite, ni la Saxe, ni la Bavière, pour ne parler que des États allemands les plus considérables, ne seront plus à même d'entretenir, chacun pour son propre compte, un corps consulaire aussi considérable et aussi agissant.

Et ce que je dis des consuls s'applique, à plus forte raison, à la représentation diplomatique des États. Un ambassadeur allemand pouvait parler haut et ferme, parce que derrière lui se dressait un peuple de 65 millions d'habitants, dont l'armée était la première du monde. Les plénipotentiaires de petits États morcelés seront sans aucune autorité. Leur impuissance sera d'ailleurs d'autant plus grande que souvent ils seront amenés à se combattre, surtout si, grâce à la différence des traités de commerce qu'on aura consentis à leurs pays respectifs, les intérêts qu'ils défendront doivent être divergents.

PAS DE SENSIBILITÉ. On trouvera peut-être que les mesures que nous proposons sont excessives. Et pourtant quel est le but que les Alliés poursuivent? Ne veulent-ils pas arriver à tout prix à détruire le militarisme prussien, ce militarisme qui, depuis deux siècles, trouble constamment la paix de l'Europe et dont le rêve avoué était la domination universelle?

Il ne faut pas oublier que l'Empire allemand a failli d'un cheveu arriver à son but. Sans la formidable coalition que son orgueil démesuré et ses procédés barbares ont formée contre toute attente, il aurait asservi d'abord la Belgique et la France, puis la Russie, enfin l'Angleterre. Or, même en combinant tous leurs efforts, les puissances alliées ont bien assez de peine à refouler l'ennemi commun. Si celui-ci n'est pas complètement réduit, on n'aura reculé que pour mieux sauter. Il faut donc, de toute nécessité, d'un côté pousser l'action jusqu'au bout, de l'autre prendre pour l'avenir toutes les précautions nécessaires pour prévenir le retour de la sanglante aventure.

(A suivre.)

E. WETTERLÉ.

(1) Voir les N^{os} 20 et suivants.

J'ai vu...

LA SŒUR DU MARÉCHAL FRENCH INFIRMIÈRE



LA GRANDE COUR DE L'ABBAYE

Devant la pièce d'eau du grand parc, où des brancardières ont transporté ceux qui ne peuvent encore marcher, les convalescents, après les émotions de la bataille, goûtent la douceur de vivre.



UNE DES SALLES D'OPÉRATIONS

Vêtues suivant les rites d'une antiseptie rigoureuse, gantées de caoutchouc, un mouchoir sur la bouche, les doctresses opèrent un malade, après lui avoir donné le chloroforme.



MRS. HARLEY, SŒUR DU MARÉCHAL FRENCH, DIRECTRICE DE L'HOPITAL DE ROYAUMONT



LES INFIRMIÈRES CHARGÉES DU SOIN DES CUISINES

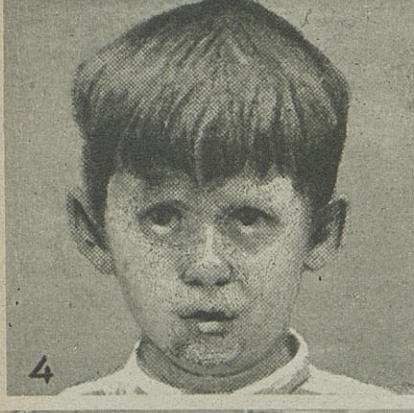
Mrs Harley, la sœur du maréchal French, vient d'installer, dans la partie restaurée de la célèbre abbaye de Royaumont, près de en Seine-et-Oise, un hôpital pour blessés militaires, dont le personnel est uniquement composé de femmes de l'aristocratie anglaise. Dans un décor médiéval d'une singu-



L'HEURE DES PANSEMENTS DANS LA GRANDE SALLE

lière beauté, doctresses et infirmières diplômées de la Croix Rouge anglaise prodiguent leurs soins aux blessés. L'hôpital militaire de l'abbaye est populaire parmi les soldats. Il a guéri des centaines de soldats qui ont vite recouvré leurs forces sous les voûtes ogivales et dans le beau parc de Royaumont.

UN NOUVEAU MASSACRE DES INNOCENTS : 150 ENFANTS PÉRISSENT A BORD DU " LUSITANIA "



AU CENTRE DE LA PAGE (8) : A COTÉ D'UN CADAVRE D'HOMME, LES CORPS DE BÉBÉS MARQUÉS D'UN NUMÉRO, ET QU'ON N'A PU ENCORE IDENTIFIER

(Clichés Topical, Daily Mail.)

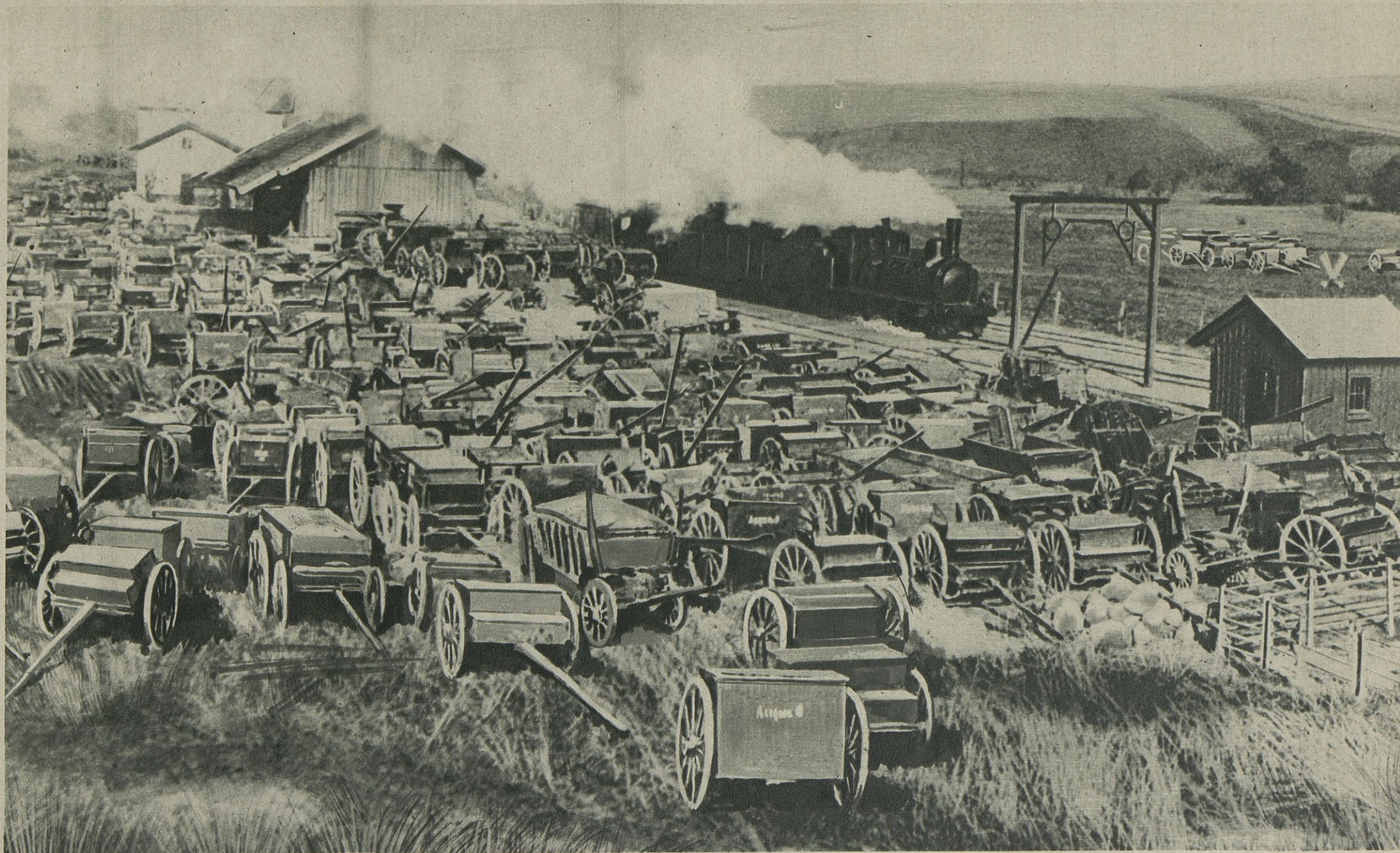
Nos lecteurs savent que le crime du *Lusitania*, dont nous parlions dans notre dernier numéro, a fait plus de 1500 victimes. Ce forfait sans excuse a soulevé d'un sentiment d'indicible horreur toutes les consciences lorsqu'on a appris que, parmi les victimes,

on comptait plus de 150 enfants. Les dépositions des passagers nous ont dit les scènes d'épouvante qui se passèrent sur le pont du bateau qui sombrait, les appels désespérés des mères, les cris des tout petits que l'eau touchait déjà. La mort de ces innocents ne ser-

vira qu'à rendre plus implacable la résolution de tous les peuples civilisés de poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de justice contre une nation capable de tels crimes. Sur cette page, voici, avec quelques-uns de ceux qui périrent, les enfants qui furent miraculeuse-

ment sauvés du naufrage : (1) Miss Gretn Alban; (2) Elsie Loggan; (3) le plus jeune et le plus âgé des survivants; (6) Miss E. Allian; (7) N. Smith; (9) Miss Rietsonhaby; (10) Edmond Willmins; (11) Un petit rescapé et sa mère; (12) Malena Roll; (13) Helen Smith.

SUR LE FRONT RUSSE



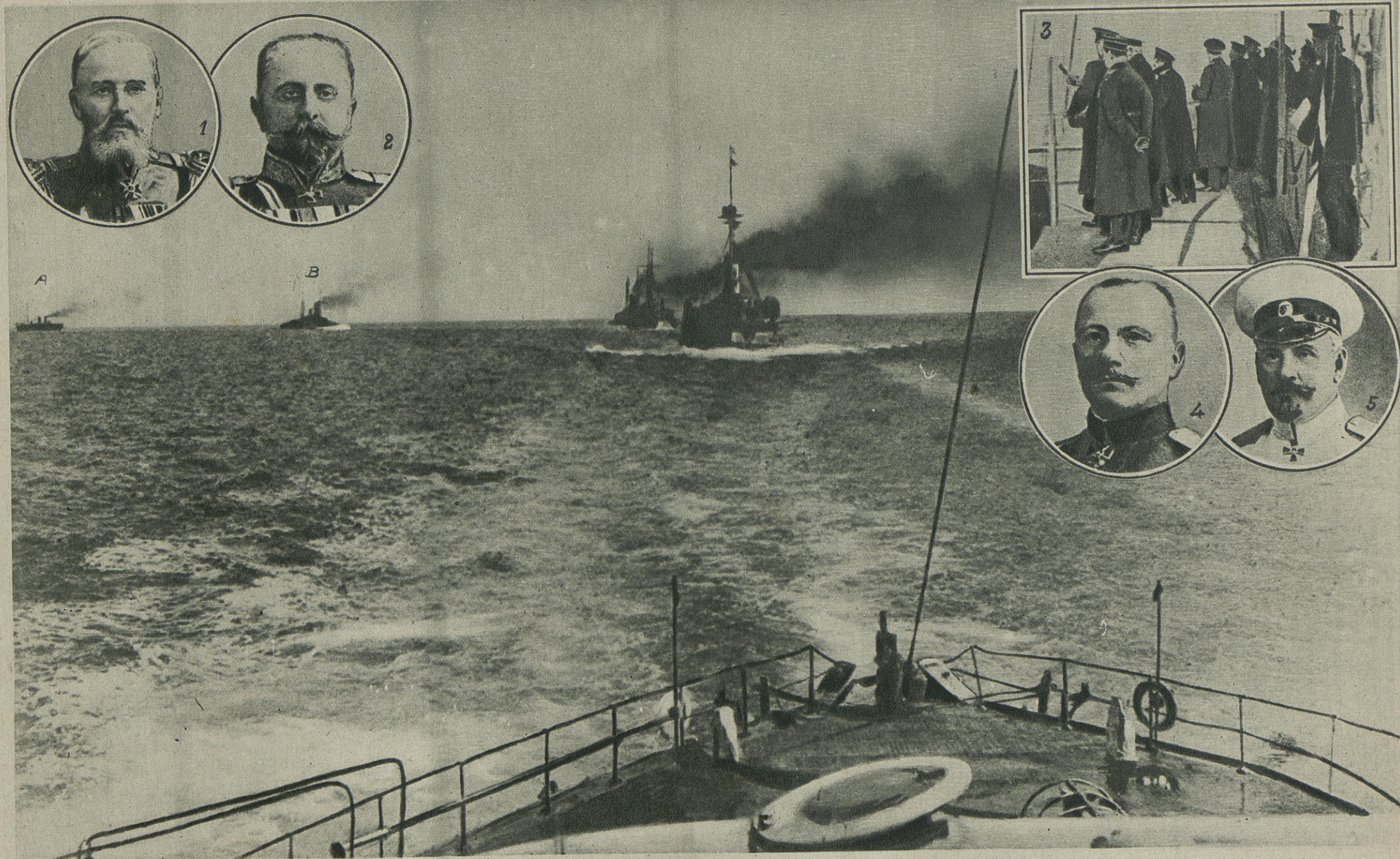
UN BEAU TABLEAU DE PRISES: LES CANONS AUTRICHIENS PRISONNIERS DES RUSSES, A TARNOW

Ce ne sont pas là, comme on pourrait le croire, les canons — près de 2000 — et les caissons dont les Russes s'emparèrent à Przemysl. Ce document a été pris près de Tarnow, en Galicie, où nos alliés ont installé plusieurs parcs de l'artillerie enlevée à nos ennemis après

de sanglants combats. Mieux qu'une longue énumération, ils disent l'importance des avantages que les Russes ont obtenus, malgré l'arrêt momentané de leur action dans les Carpathes. Voilà, du moins, quelques pièces qui ne tonneront plus contre les troupes du grand-duc Nicolas.

LA FLOTTE RUSSE DANS LA MER NOIRE

LA FLOTTE RUSSE DANS LA MER NOIRE



LE "GÖEBEN" ET LE "BRESLAU" FUIENT DEVANT LA FLOTTE RUSSE

Tandis que les flottes anglo-françaises bombardent les derniers forts des Dardanelles et débarquent des troupes près de Gallipoli, la flotte russe de la mer Noire ne reste pas inactive. Sous les ordres de l'amiralissime Herzh, elle bombarde les forts de Constantinople et attaque la flotte germano-turque. Voici un instantané de la flotte russe en action, manœuvrant pour

forcer le *Göeben* (A) et le *Breslau* (B), qui fuient devant elle, à accepter le combat. — Dans les médaillons : les principaux chefs de la flotte russe (1), amiralissime Eherhardt (2), vice-amiral Novitsky (4), contre-amiral Prince Poutiatine (5), contre-amiral Pokrovsky (3). Sur le navire amiral, les officiers de l'état-major surveillent le bombardement du Bosphore.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS (1)

(Suite)

Nous nous installons dans une villa abandonnée il y a quelques heures, par l'état-major allemand; le couvert est mis, somptueux; toute l'argenterie de la maison et la cave s'y trouvent; ce repas, servi par les Boches et absorbé par nous, nous remplit d'aise.

Dans la salle de la mairie où les fusils des prisonniers allemands s'entassent, je vois une sentinelle qui, baïonnette au canon, monte sa faction.

J'interroge :

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? »

— Un officier allemand prisonnier, mon capitaine.

Je regarde. L'officier allemand, officier de la garde, raide, monocle à l'œil, tourne dans la salle comme un lion en cage. Il semble furieux et déconcerté. Évidemment, il ne comprend plus, il s'avance sur Paris, ç'en était fait des Français, et brusquement; les voilà vainqueurs et lui prisonnier... Il ne comprend plus.

Il lève les yeux vers moi, nos regards se rencontrent; je salue froidement; encore plus gourmé, il répond. Puis il reprend sa marche.

Dans la minute même, j'ai vu que ce regard n'était pas si assuré qu'il le voulait paraître... il paraissait encore.

GARE DE LA FÈRE-CHAMPENOISE.

10 Septembre.

La gare de la Fère-Champenoise a été un des points culminants de la lutte; dans la grande plaine dénudée qui entoure la Fère, ce ne sont que des amoncellements de cadavres: cadavres allemands, terreaux et grisâtres, se confondant avec le sol; cadavres de petits fantassins français dont le pantalon rouge jette une note vive, semblables à des coquelicots fauchés dans la plaine.

La gare bombardée, incendiée, fume encore. La marquise vitrée est effondrée, le château d'eau défoncé; mais les trains recommencent à circuler apportant les approvisionnements, les munitions, et ramenant vers l'arrière la multitude des blessés qui encombrant les ambulances.

Dans la gare, attendant l'embarquement, des blessés allemands sont alignés, les uns étendus sur de la paille jetée hâtivement sur le sol, d'autres sur des civières; ils sont là au moins un millier qui attendent, presque tous soldats de la Garde prussienne reconnaissables au parement d'argent de leurs manches.

Figures terreuses, visages blêmes, yeux hagards, d'autres somnolent ou se plaignent. Je revois toujours l'agonie d'un soldat saxon, enveloppé d'une couverture; percé de deux balles au ventre et dodelinant la tête à droite et à gauche de son brancard, et jetant un regard de telle supplication vers moi impuissant, que j'ai détourné la tête lâchement.

La victoire française a été si brusque, si complète, si inattendue, que c'est par milliers, que prisonniers et blessés tombent dans nos mains.

De nouveaux blessés boches arrivent à chaque instant; impossible de tout soigner;

il faut évacuer sur l'arrière, avec l'unique voie ferrée encombrée de trains de ravitaillement, et l'on organise hâtivement un train d'évacuation sanitaire.

Une petite pluie fine, la pluie des orages après la bataille, tombe dans cette gare lamentable de la Fère-Champenoise. Les blessés ont rampé pour se mettre à l'abri sous la marquise du bâtiment des marchandises, et à droite, hiérarchique, séparé, un groupe d'officiers allemands blessés attend.

Un grand capitaine de la Garde, figure distinguée et énergique, est étendu sur une civière, la jambe fracassée.

En dépit de la souffrance, il a tenu à conserver son casque et sa jugulaire, et raide, comme à la parade, il attend sans se plaindre.

A côté de lui, quatre ou cinq autres officiers, prussiens ou saxons, sont couchés



UN DES FAUBOURGS DE LA FÈRE-CHAMPENOISE APRÈS LE BOMBARDEMENT DU 7 SEPTEMBRE

sur la paille: certains parlent à voix basse, oreille contre oreille; ils échangent leurs impressions de vaincus.

Elles doivent être terribles ces confidences, ce lendemain de la débâcle; quel effondrement moral et physique! Eux, les officiers allemands, officiers de la Garde, élite de l'armée, eux, descendants des vainqueurs de 70, à leur tour prisonniers et vaincus par les Français!

Je sens qu'ils ne peuvent y croire, qu'ils ne peuvent s'imaginer que ce recul est une défaite, et cependant la réalité est là: l'armée allemande repasse en désordre la Marne, fuyant vers l'Aisne...

Eux, les vainqueurs de 70, les vainqueurs d'il y a encore dix jours, de Liège, Namur, Charleroi et Guise, les acteurs de la marche triomphale vers Paris, les voilà arrêtés?

Brusquement, à la Fère, le charme s'est rompu: la retraite commence, la retraite, la fuite, la peur hideuse qui gagne les troupes les plus solides, les plus braves... Voilà ce qu'ils viennent de connaître depuis quarante-huit heures, après quarante-cinq ans d'orgueil, de triomphe et de victoire.

Je suis tous ces sentiments dans leurs regards qui essaient encore, par habitude, de parader. Mais délaissés, en ce matin froid et brumeux, séparés et isolés de leurs hommes, car ils l'ont voulu, je sens que leur morgue ne sera pas de longue durée, sur-

tout quand ils sauront la vérité complète sur l'étendue de la victoire de la Marne.

Je salue le capitaine de la Garde au pas sage, politesse de vainqueur à vaincu, et aussi hommage instictif devant le courage de la souffrance stoïquement endurée.

Je lui demande en allemand:

« Vous n'avez besoin de rien? »

L'officier prussien se relève sur le coude, et portant avec effort la main à sa visière de casque, me répond dans le plus pur français:

« Non, monsieur, je n'ai besoin de rien. »

Et comme je m'en vais, il se ravise et me dit:

« Cependant, monsieur, j'ai quelque chose à vous demander... c'est pour mon camarade qui est là... il voudrait boire. »

Et il me montre un des officiers couchés dans la paille à côté de lui et dont la figure n'est plus qu'une masse sanguinolente sous des linges.

J'envoie chercher un quart d'eau par la sentinelle et j'aide l'officier saxon à boire.

Il ne peut parler: mais ses yeux me remercient.

A nouveau l'officier de la garde se soulève et me dit:

« Merci, monsieur. »

Nos deux mains se portent à nos visières pendant que nos regards se rencontrent.

Et malgré le désir de paraître impénétrable et froid, j'y trouve toute l'angoisse du vaincu, qui essaye de ne pas croire à l'effondrement de son rêve.

En allant aux ordres, entre la Fère-Champenoise et Châlons-sur-Marne, il est un bois que nous avons surnommé le *bois des géants*, géants par la lutte, géants par la taille de ceux qui sont couchés dans ce bois.

C'est toute une compagnie d'un régiment de l'Ouest, des Bretons des Vendéens, qui est couchée là: la compagnie entière a été fauchée pendant une surprise de nuit, dans le bois. Elle est là, étendue à terre, régulièrement alignée, depuis le capitaine, les lieutenants, jusqu'au sergent-major et au clairon.

En face d'eux, à 20 mètres, séparée par une clairière, la ligne allemande plus irrégulière, plus disloquée; sur la tête des cadavres boches, des képis français. Évidemment ruse de guerre et surprise dans la nuit. Mais l'attaque des Boches a échoué et la ligne française s'est fait tuer héroïquement sur place.

Dans ce bois de petits sapins, ils sont là depuis trois jours sous le soleil ardent; les rayons ont tellement chauffé les cadavres qu'ils ont noirci et sont démesurément gonflés, au point qu'ils sont devenus tous énormes, depuis le capitaine jusqu'au dernier soldat, et qu'on dirait des géants couchés au pied d'arbres minuscules.

Vision terrifiante: pendant trois jours ils sont restés là, à la même place, dans la position où la mort les avait touchés.

Des mains pieuses avaient voilé avec des mouchoirs ou des musettes les figures noires, et tous les jours, en passant, nos escadrilles ont rendu les honneurs à la compagnie héroïque tombée face à l'ennemi, « à la compagnie des géants ».

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 15 et suivants.

J'ai vu...

LES ANGLAIS DÉMÉNAGENT LES BOCHES



QUELQUES SCÈNES DE LA RUE A LONDRES

Les Français, qui connaissent mal les doctrines et les coutumes du libéralisme anglais, ont appris avec surprise que les Allemands, naturalisés ou non, continuent depuis la déclaration de guerre à séjourner tranquillement à Londres et sur tout le territoire de la Grande-Bretagne. Mais l'assassinat prémédité des passagers inoffensifs du *Lusitania* a fait sortir nos alliés

de leur caractère et de leurs traditions, dans l'espèce d'ailleurs généreuses jusqu'à l'imprudence. Et voici, prises sur le vif, à Londres, des scènes de la rue qui évoquent les souvenirs des premiers jours qui suivirent, à Paris, la déclaration de guerre. Pour les Allemands, l'heure des représailles a sonné dans le monde entier. Ils ont soulevé contre eux l'exécration universelle.

EN MARGE DE LA GUERRE



LE CHAMPION WILDING, une des meilleures raquettes, tué dans un engagement sur le front.



M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, ancien ministre plénipotentiaire engagé pour la durée de la guerre.



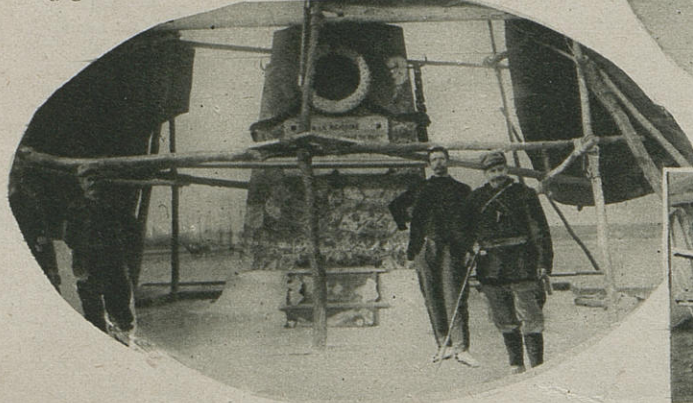
LE G^l NIOX ET LE P^m POINCARÉ AUX INVALIDES



M. BARRÈRE, ambassadeur de France à Rome, principal artisan de l'entente franco-italienne.



M. TITTONI, ambassadeur d'Italie à Paris, activement mêlé aux négociations franco-italiennes.



LE MONUMENT COMMEMORATIF élevé aux soldats de l'armée de Paris morts pour la patrie dans la bataille de la Marne va être prochainement inauguré.



M. MILLERAND inspecte, en compagnie du général Gallieni, une automitrailleuse.



UN NAVIRE ALLEMAND, le « Mogrhab », qui naviguait sous les couleurs du pavillon belge, est arrivé à Marseille et a été saisi dans le port par les autorités.



LES VICTIMES DU « LUSITANIA » ont eu des obsèques émouvantes. Voici l'évêque de Londres, aspergeant d'eau bénite les cercueils des naufragés du culte catholique. A côté de lui, un enfant de chœur ne peut retenir ses larmes.



LE GÉNÉRAL GOURAUD, le plus jeune des divisionnaires, a remplacé le général d'Amade à la tête des troupes des Dardanelles.



« MON PÈRE EST SUR LE FRONT, OU EST LE VOTRE ? » ont écrit sur la bannière qu'ils promènent à Londres les enfants des soldats britanniques, dont les pères combattent. Excellent moyen d'enrôlement, dit-on.

UNE SEMAINE DE GUERRE
du 8 Mai au 15 Mai

SAMEDI 8 MAI. — Les Allemands subissent de grosses pertes à Saint-Julien.
— A la côte 60, les Anglais regagnent du terrain. Le *Lusitania* est coulé par les pirates.

DIMANCHE 9 MAI. — L'accord entre l'Italie et la Triple-Entente semble conclu.
— Combats acharnés dans les Carpathes. Le *Lusitania* fait 1 500 victimes.

LUNDI 10 MAI. — Nous marchons vers Gallipoli.
— Le général Gouraud succède au général d'Amade.
— Les Anglais progressent en Flandre.

MARDI 11 MAI. — Nous progressons à Arras et à Notre-Dame-de-Lorette. Nous resserrons l'investissement de Carency.

MERCREDI 12 MAI. — Au nord d'Arras, nous progressons, sauf devant Loos où une contre-attaque de nuit nous déloge.

— Un Taube survole Saint-Denis.
— Nouveau bombardement de Dunkerque.

JEUDI 13 MAI. — A Notre-Dame-de-Lorette, l'ennemi contre-attaque avec acharnement, mais sans succès.
— Nous emportons Carency d'assaut.
— On boycotte en Angleterre les maisons allemandes.

VENDREDI 14 MAI. — Le ministère Salandra démissionne.
— Emeutes en Italie entre neutralistes et interventionnistes.
— La bataille de Galicie se poursuit avec succès par les Russes.

SAMEDI 15 MAI. — Troubles à Rome; la ville est occupée militairement.
— Rien à signaler sur le front.

accueilli, nous avons décidé de procéder à un second tirage de notre numéro rétrospectif, dont les exemplaires ont été enlevés en quelques jours.

Nous sommes donc, dès aujourd'hui, en mesure de leur fournir ce numéro où ils trouveront tous les événements qui se sont déroulés depuis l'attentat de Serajevo, cause initiale du conflit actuel, jusqu'au 19 novembre, date à partir de laquelle figure dans les numéros hebdomadaires de *J'ai vu...* le récit régulier des faits de guerre et d'actualité.

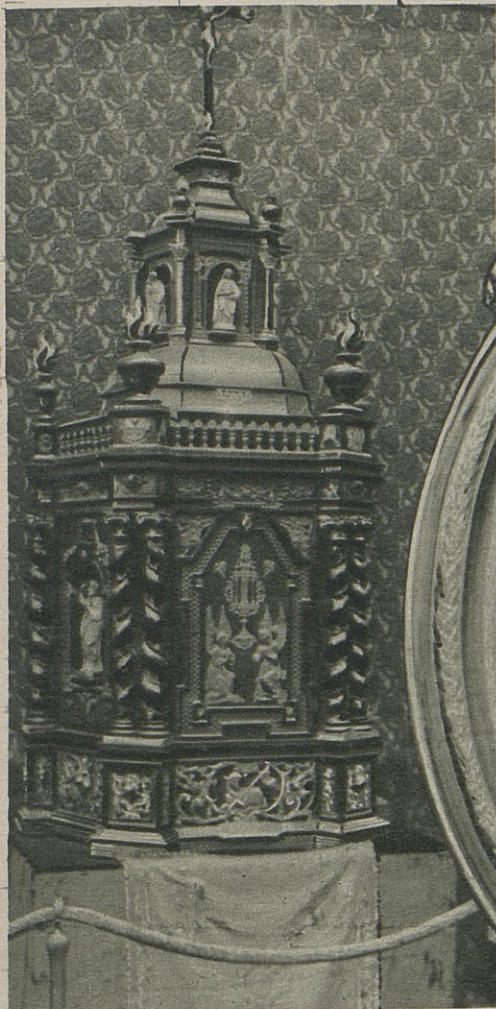
Ce numéro, qui comprend 52 pages, présentées sous une couverture en deux couleurs de Léon Fauret, avec 215 illustrations, trois grandes cartes et de nombreux croquis et schémas, est mis en vente au prix de un franc.

NOTRE NUMÉRO RÉTROSPECTIF

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que, devant le succès qui l'a

J'ai vu...

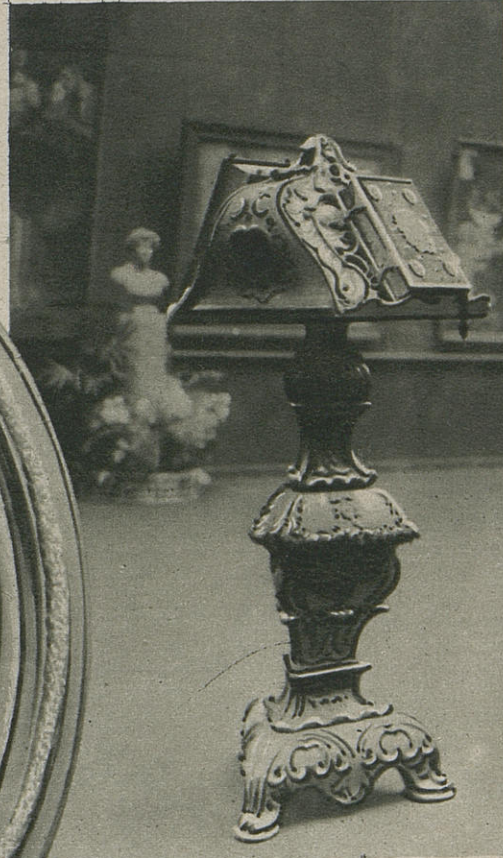
RELIQUES DEUX FOIS SACRÉES...



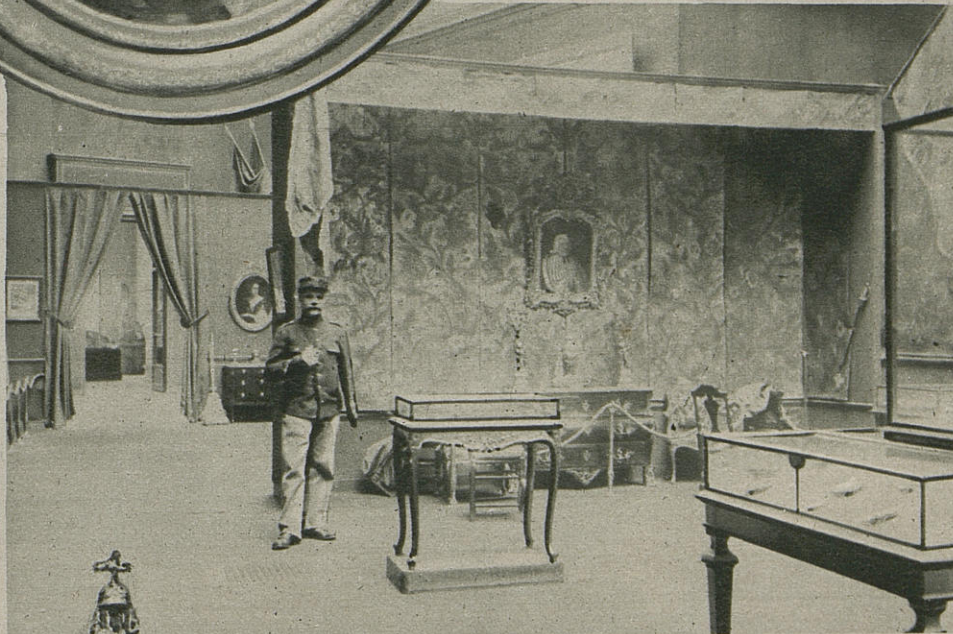
TABERNACLE EMPORTE DE L'ÉGLISE DE LOO, AUJOURD'HUI DETRuite PAR LES OBUS.



UN LUTRIN DE L'ÉGLISE DE LOO (à droite). — PORTRAIT DE FEMME ATTRIBUÉ A LARGILLIÈRE PROVENANT DU MUSÉE D'YPRES.



TROIS BLESSÉS BELGES SEMBLent MONTER LA GARDE DEVANT LA STATUE DE SAINT-SÉBASTIEN PROVENANT DE NIEUCAPELLE.



VUE GÉNÉRALE DES SALLES DE L'EXPOSITION. — DANS LES VITRINES, UNE COLLECTION DE DENTELLES DE M^{me} RIGAUD



(A gauche), UN OSTENSOIR EN VERMEIL SERTI DE PIERRES PRÉCIEUSES PROVENANT DE L'ÉGLISE DE NIEUPORT. — (A droite), UN PANNEAU DE BOIS SCULPTÉ PROVENANT D'UNE DES PLUS VIEILLES ÉGLISES DE LA BELGIQUE.

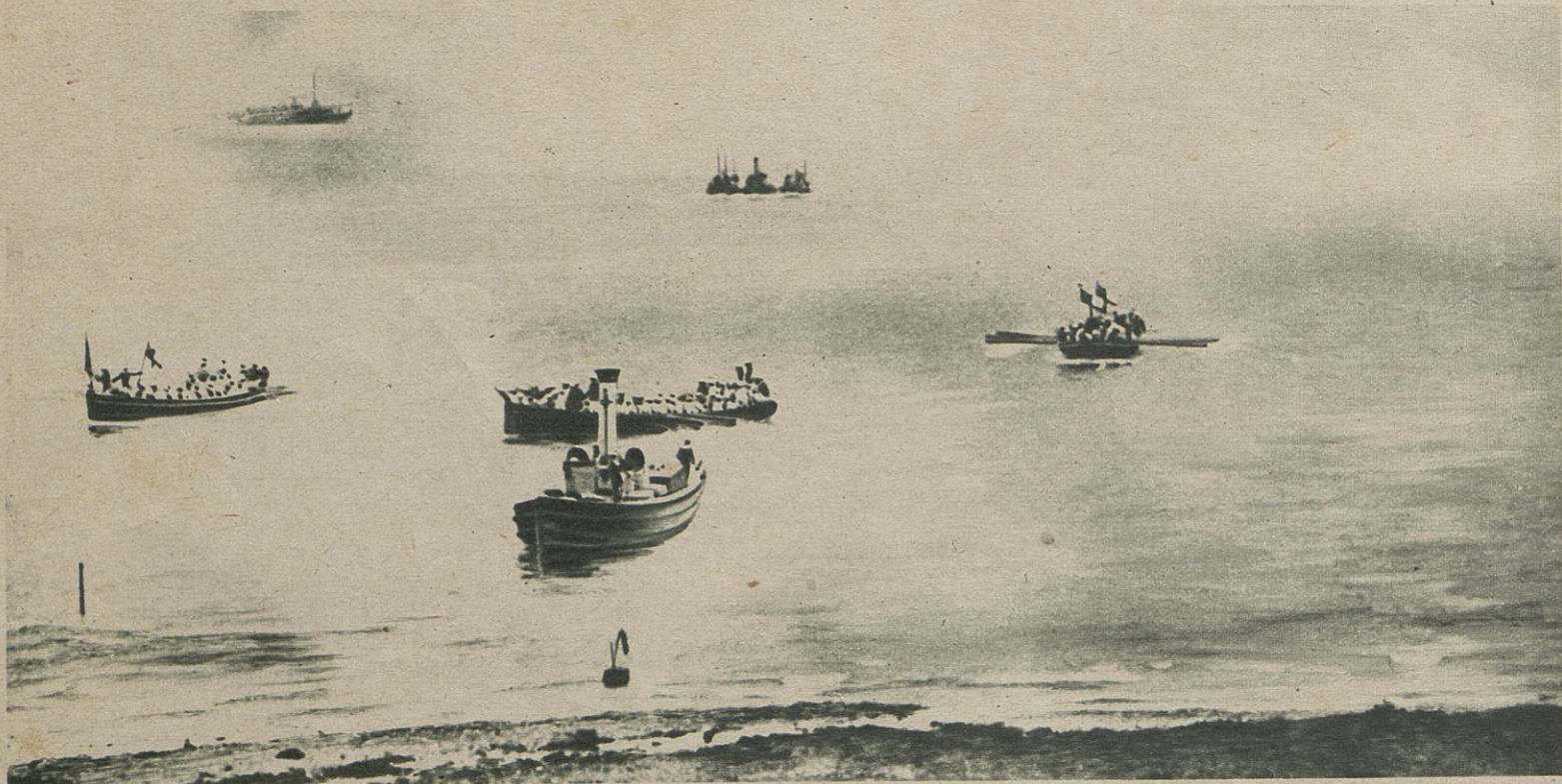
AU PETIT PALAIS : QUELQUES MERVEILLES DE L'EXPOSITION DE L'ART BELGE

Ces œuvres nous sont deux fois sacrées : pour leur beauté propre et parce qu'elles proviennent de la région de l'Yser, où nos soldats ont combattu pour la liberté de la Belgique. Pour

augmenter l'intérêt de l'exposition, M. Lapauze y a groupé les admirables tapisseries de la cathédrale de Reims, des vitrines de dentelles anciennes, prêtées par Mme Rigaud.

J'ai vu...

LA FLOTTE ANGLO-FRANÇAISE AUX DARDANELLES



TRANSPORT A TERRE DES TROUPES DE DÉBARQUEMENT SUR LA PLAGE DE KOUM-KALEH
SOUS LA PROTECTION DES CUIRASSÉS DES ESCADRES QUI CROISENT AU LARGE

Sous la protection des canons de la flotte, les troupes alliées continuent à débarquer. Elles affluent dans la péninsule de Gallipoli, où chaque jour sont amenés des Français, des Anglais, des Sikhs, des Gourkas et des Sénégalais. Nos soldats gagnent constamment du terrain et de beaux faits d'armes témoignent

que leur entrain et leur crânerie ne sont pas moindres dans le Levant que sur le front de l'Artois. Les Turcs qui combattent à la mode allemande, en formations serrées, font des pertes énormes. On sait que le général Gouraud succède au général d'Amade dans le commandement des troupes françaises.



Cliché Pierre Petit.)

J. Joffroy